

LE MYTHE NOIR DE LA HOUILLE BLANCHE

UNE PETITE HISTOIRE DE MYTHES INDUSTRIELS À GRENoble.

A Grenoble il n'y a pas de charbon, pas de pétrole, pas de métal précieux. Il y a mieux : à Grenoble, il y a de l'eau.

Aux origines de la Cuvette, elle a façonné notre paysage. C'est par elle que l'hydroélectricité autrefois, et aujourd'hui la microélectronique, ont colonisé ce territoire.

L'eau est la matière première de l'industrialisation locale, mais elle est surtout à la source des deux mythes industriels locaux : la houille blanche et les nouvelles technologies.

Voici l'histoire, en 3 épisodes, de la flotte et de son exploitation autour de la Cuvette grenobloise.

Le nom de l'Isère vient de *Izara*, *iz-* signifiant « vallée creuse », et *-ara* voulant dire « cours d'eau ». L'étymologie du Drac est plus étrange : son nom rappelle une autre très ancienne racine (*dora*) pour « cours d'eau », mais la tradition le rattache aussi au latin *draco* : le dragon.

Le lac formé par les eaux de fonte du glacier de l'Isère, il y a 26 000 ans.



I. Aux origines de la Cuvette.

De la roche, de la glace et de l'eau : il y a 200 000 ans commence la dernière grande glaciation. Une longue période froide, pendant laquelle les Alpes se couvrent de glaciers gigantesques. Leurs langues s'étalent sur des centaines de kilomètres, jusque dans les grandes plaines alentour. Celui du Rhône s'avance jusqu'à l'emplacement où se tient de nos jours la ville de Lyon. Et à la place de Grenoble, un glacier d'un kilomètre de haut, descendant lentement la vallée, entraîne avec lui les roches arrachées à son passage.

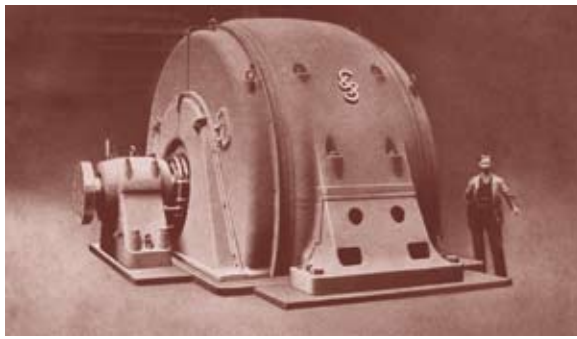
Vers -50 000 ans, les glaces de l'Isère et du Drac, qui se rencontrent là, poussées par l'accumulation des neiges en altitude, avancent en entamant la roche-mère. Elles débitent ainsi des quantités titanesques de caillou tout au long des millénaires, se retirant dans le fond des vallées pendant les redoux, et revenant lors des

périodes plus froides. Par leur pression, elles creusent une gigantesque cuvette à la croisée des trois vallées, dont le fond descend 600 mètres sous le niveau de la mer.

Autour de -26 000 ans, cette grande période froide touche à sa fin : le réchauffement fond lentement la glace. Le front du glacier de l'Isère se trouve alors au niveau de Grenoble, et ses eaux forment un lac, remplissant la cuvette qu'il avait lui-même creusée. La Cuvette, si bien nommée. Cette ville est hantée par le fantôme d'un lac immense, traversé par des icebergs qui se détachent de la banquise, doublent le promontoire de la Bastille, en direction de la cluse, au nord. Les falaises du Vercors, autrefois dominées par le glacier, ont désormais les pieds dans l'eau.

Vers -10 000, ces grands glaciers ont pratiquement disparu. Leurs eaux, en coulant, drainent des alluvions venues des hauteurs les plus lointaines, qui comblent peu à peu la cuvette. Le niveau du sol se relève progressivement, formant une plaine où serpentent à présent deux rivières, deux vestiges, qui dissimulent leurs anciennes puissances sous leurs bancs de graviers, entre leurs cours étriqués.





Toutes les citations de ce chapitre sont issues du guide de l'exposition édité en 1925. Ce guide ne dit mot des ouvriers de l'hydroélectricité, ni des secteurs qui en dépendent. Pourtant, là aussi on crève au travail.

Aristide Bergès (1833-1904) est à la fois issu d'une famille d'industriels du papier en Ariège, et formé à l'ingénierie à l'École des Arts et Manufactures à Paris. De passage dans les Alpes en 1867 pour perfectionner les premières usines à papier, il décide de s'installer à Lancey : il y a du bois, des agriculteurs qui serviront de main-d'oeuvre, et bien sûr de l'eau. L'ingénieur-patron installe plusieurs conduites forcées, d'abord hydromécaniques, puis hydroélectriques, pour faire fonctionner ses machines. Il fait la promotion de cette technique à l'expo universelle de

1889, à Paris. Lancey devient une cité ouvrière : des hommes, puis des femmes à partir de 1914, se voient contraints de vivre dans une colonie close, entièrement vouée à la production industrielle. L'énergie hydraulique n'est pas une fontaine miraculeuse : elle est produite par des générations de paysans déracinés, locaux et immigrés. Autour, l'agriculture disparaît, les forêts diminuent, et les torrents sont détournés. Les fils de Bergès perpétuent l'exploitation de Lancey. Il est enterré chez lui, à Toulouse.

La maison de Charles Albert Keller (1874-1940), autre ingénieur-patron, venu s'installer à Livet-Gavet pour produire de l'acier grâce à l'énergie électrique. Marchand de canons en 14-18, il fait fortune grâce à la production d'obus.

Il installe de nouvelles conduites forcées, qui en 1938 alimentent pour moitié ses fours géants, et pour moitié l'éclairage public à Grenoble. Il fait construire une villa en nid d'aigle qui domine - encore aujourd'hui - ses usines de Livet, et achète le château de la Veyrie à Bernin. Il présidera la chambre de commerce, et lancera le projet d'aéroport à Grenoble.



II. Les Seigneurs de la turbine.

Le 1 mai 1925. On inaugure à Grenoble l'Exposition internationale de la Houille blanche et du Tourisme. Un événement qui mobilise toute la bourgeoisie du coin. Aux commandes de la locomotive, le proto-gratin grenoblois : Mistral, député-maire à grosses moustaches, Perrier, sénateur et président du conseil général à petits lorgnons, et Lépine, hautain président de la chambre de commerce. Juste derrière eux, poussant énergiquement, la voiture de première classe des industriels locaux : les Cartier-Bresson, les Bergès, Keller & Leleux, etc. Et à la traîne, comme à l'accoutumée, le wagon de seconde classe de la presse régionale : *Le Petit Dauphinois* du père Besson, *La République de l'Isère*, *La Gazette des Alpes*, et même quelques « journaux de Paris ». Politcards, industriels, ingénieurs et journalistes, tout un convoi de cols blancs qui nous livrent là le mythe fondateur de l'industrialisation locale :

« Grenoble, Reine des Alpes et Capitale de la Houille blanche ».

Vingt dieux !

La « houille », c'est le charbon. Mais le terme de *houille blanche* est un détournement : c'est Aristide Bergès qui l'a forgé, en 1889, lui pour qui « le moindre filet d'eau dans les grandes hauteurs n'est plus de l'eau, mais de la houille noire, qui sourdit (sic) automatiquement du sol ».

Il continue : « et alors le nom de "Houille Blanche" pour baptiser ces richesses, vient naturellement ». L'eau transfigurée en charbon, mesdames et messieurs, voilà le miracle qui vient *naturellement* de s'accomplir sous vos yeux ébahis. Le mythe est né.

Mais à la différence de la noire, pour laquelle les mineurs du nord descendaient, génération après génération, crever sous la terre, la houille blanche, elle, en sortirait toute seule, et toute propre. Et la main-d'oeuvre ? Sur trois générations d'ouvriers et ouvrières, paysans déracinés, habitants d'une vallée peuplée pour les machines : pas un mot.

La houille blanche, ce dieu qui mange ses propres enfants, est présentée comme un cadeau de la nature. Il ne reste qu'à la capter, la canaliser, la mettre sous pression, la passer à la moulinette géante, et de l'autre côté, c'est l'électricité qui jaillit, pour la modique somme que voudront bien fixer ceux qui sont aux manettes. Capter, canaliser, pressuriser, mouliner, et vendre. Voilà une chaîne de production qui ressemble étrangement à tout ce que vomit le monde industriel, du biscuit Brun au bulldozer Cater.

C'est ce processus qui transforme l'eau des Alpes en matière première, et, du même coup, le principe du moulin en système économique. Car pour fonctionner, la production industrielle a besoin d'asservir toutes les composantes du territoire, sans tolérer d'exception. Pour cela, il fallait un mythe : la *houille blanche*, deux jolis petits mots bien propres, et une grande histoire qui rassemble. Tout le monde veut faire partie du mythe, même ceux qui n'ont rien à y gagner. Les populations, ouvrières et paysannes, les artisans, et simples habitants des vallées vont d'ailleurs tout y perdre : leurs savoir-faire, et leur indépendance.

L'électricité permet l'automatisation, et rend les ouvriers jetables. Papier, textile, métallurgie, cuir, bois, transports, et même l'agriculture, tout est placé sous la dépendance de la technologie hydraulique. Une fois au centre des activités locales, celle-ci semble indispensable, et sa valeur commerciale augmente.

La guerre de 14 avait déjà été bonne cliente : il y avait un tel besoin d'énergie que ce fut l'occasion pour les Seigneurs des turbines de doubler la production hydro-électrique. En temps de paix, ou de Collaboration, on invente de nouveaux besoins pour écouler la production.

Pour le développement de l'hydro-électricité, rien n'est impossible, tout devient prioritaire. On modifie le paysage de la plaine jusqu'au fond des vallées, les lignes électriques envahissent le ciel, on change le cours des rivières. On change aussi les rapports sociaux, en plaçant la production d'énergie au sommet de la chaîne des activités humaines : celles qui en consomment sont développées, les autres on leur coupe les vannes. L'industrie hydraulique, ce n'est pas la continuité du moulin à eau : c'est sa négation absolue, sa destruction actée.

Et voilà la population des vallées alentour dépendante de ces usines à turbines. Branchée à de gros moulins de métal. Don Quichotte en aurait eu la chair de poule.

L'exposition internationale de 1925 à Grenoble a pour fonction de bâtir le premier mythe industriel grenoblois.

De grands pavillons dédiés aux différentes composantes des filières hydraulique et touristique vantent la technique et la performance de ceux qui ont les plus gros tuyaux. Dans ce tableau, les organisateurs n'ont pas omis l'indispensable touche folklorique, la pensée émue pour ce que l'on est sur le point de détruire, et qui passe du même coup dans la catégorie des archaïsmes et autres vieilleries. Pour le bonheur des yeux, mesdames et messieurs, voici le « *village alpin* ». Construit non loin du village africain (entouré celui-ci de hautes clôtures),

c'est une reconstitution de fermes d'alpage, équipées toutes options grâce à la technologie électrique. Il y a même un vieux moulin à eau à montrer aux enfants, pendant qu'on leur explique qu'on ne peut pas arrêter le progrès, qu'autrefois le moulin, et qu'aujourd'hui les turbines. Que c'est comme ça, rien à faire.

Et ainsi le lien entre l'industrie hydraulique et le tourisme - l'autre thème de l'expo - se dessine plus clairement : ce qui ne tourne pas encore à l'électricité devra au moins faire tourner le tourisme de montagne.



Le Pavillon du Parc des Eaux et Forêts. Construit pour l'exposition de 1925, tout en rondins de bois, il faisait la promotion de la faune et de la flore alpines, dont le développement industriel de l'énergie et du tourisme annonçait la destruction : aujourd'hui, les poissons de l'Isère, du Drac et de la Roman-

che sont « naturellement » fourrés au PCB. Le pavillon était encore là il y a quelques années, dans le parc Mistral, devant l'étang, vide. Il a été démoli peu avant la construction du stade des Alpes. Un mythe chassant l'autre.

Toutes ces festivités vont marquer la ville. D'autant qu'on a mis les moyens : en un an et demi, l'armée a cédé les terrains militaires situés le long du rempart oriental, rapidement déclassé et rasé ; le fossé a été comblé, les nappes asséchées, le sol nivelé. Car le rempart était aussi une digue, et dès lors qu'on avait rouvert une brèche et exposé à nouveau la ville aux inondations, il fallait bien vider la nappe et remonter le sol. Quelle logique surprenante : pour bâtir l'observatoire, haut de 80 mètres tout en béton armé à la gloire de l'eau (on ne l'appelle pas encore la tour Perret), il a fallu assécher le terrain.

Mais c'était un investissement à long terme : il était déjà convenu que le lieu de l'exposition deviendrait un parc, avec de grands arbres, et un nouveau centre d'où partiraient bientôt de grands boulevards, desservant une agglomération à la hauteur des ambitions politiques et industrielles d'une ville « *reine* » et « *capitale* ».

D'après le guide de l'exposition, « *il faut*

« *La Houille blanche et le Tourisme ! Mais, n'est-ce pas toutes nos Alpes, Messieurs, depuis le lac de Genève jusqu'à la Côte d'Azur* » (Marius Blanchet, Commissaire de l'expo).

Les mythes industriels se doivent d'être unificateurs, car ils ont besoin de rationaliser les territoires pour étendre leur emprise.

« *Le voyez-vous Messieurs, ce magnifique royaume de la Houille blanche et du Tourisme ?* ». Non.

La tour Perret fait partie de la première génération de constructions en béton armé. À l'époque, les fers n'étaient pas isolés avant que le béton ne soit coulé. Depuis, les fers ont rouillé, gonflé, faisant éclater le béton en façade. Il n'y a pas de méthode de restauration contre ce problème.





croire que [l'emplacement] donnait satisfaction à tous, puisque aucune protestation n'a été élevée contre son choix ». Manifestement, il faut croire aussi qu'à Grenoble, l'acceptabilité des calamités mégalo-industrielles est une science déjà bien affûtée pour l'époque.



L'usine des Clavaux,
à Livet-et-Gavet.

10 août 1191. La montagne s'effondre dans la combe de Livet, un hameau coincé dans la moyenne vallée de la Romanche. La roche obstrue le cours de la rivière, le niveau monte et un lac se forme dans la vallée, sur des kilomètres. 28 ans plus tard, dans la nuit du 14 au 15 septembre 1219, un orage ébranle le barrage, qui cède sous le poids des eaux. Une vague géante descend la Romanche, puis le Drac, l'Isère et le Rhône, détruisant tout sur son passage jusqu'en Arles. La quantité d'eau est si grande qu'elle envahit la plaine du Drac, et reflue dans l'Isère, qui coule à l'envers pendant des heures. Un lac s'étend au niveau de Meylan, puis se vide pendant la nuit : Grenoble est engloutie. Milliers de morts.

III. La soif du silicium.

6 février 1968. On inaugure à Grenoble les X^e Jeux Olympiques d'hiver. Sur la montagne, les dieux de la compétition s'affrontent et Jean-Claude Killy fait mieux qu'Hercule (qui, lors de ses douze travaux, fut le premier à traverser les Alpes, tout de même).

Alors que la même année, aux jeux d'été de Mexico, Tommie Smith et John Carlos lèvent leurs poings contre la ségrégation raciale, ici on peaufine sa godille. Grenoble, ville de la France qui gagne, ville de la compétition, ville de l'*excellence* !

Cette gigantesque opération de communication que sont les Jeux olympiques de 68, accouche en réalité du second mythe industriel local. Si le premier reposait sur l'eau comme source inépuisable d'énergie, le second s'est construit sur une matière bien plus facile à détourner que les torrents, bien plus malléable que la flotte : la matière grise. Elle est en effet au centre du mythe de l'*innovation technologique*.

À la fin des années 60, ce qui compte c'est de ne pas rater le train du progrès ; de relever le défi de la modernité ; et de transformer la ville en éprouvette à technologies. C'est écrit ; le futur appartient à ceux qui, déjà,

savent le vendre.

Les industriels et leurs sous-fifres, politiques et communicants, construisent une nouvelle légende locale, puisant dans l'imaginaire montagnard, dans les valeurs capitalistes, se nourrissant du souvenir du mythe de la *houille blanche*, dont la flamme est continuellement entretenue.

La transformation de la ville et sa nouvelle représentation passent aussi par un changement de vocabulaire. Au moment où apparaissent les termes d'*innovation*, d'*excellence*, de *technologies de l'information*, débute la rationalisation de l'espace et des esprits. La décolonisation a-t-elle ôté à la France ses terrains d'expérimentations ? Qu'à cela ne tienne : on expérimente à domicile ! C'est une violente poussée d'urbanisation, cette colonisation *intra muros*, qui met l'espace au carreau, prédétermine les comportements, et soumet les vies aux schémas. La ville devient une usine, où chacun doit avoir sa fonction. Depuis cette époque, le système technicien a quadrillé la quasi-totalité de notre espace-temps.

Les années qui suivent les Jeux olympiques de 68 amènent, avec le Plan Neige, le développement du ski de masse. À deux pas des anciennes colonies industrielles, on crée des stations en orbite touristique pour exploiter l'*or blanc* - tiens, joli nom.

Grenoble, capitale des Alpes ! Venez surfer sur notre neige préfabriquée, consommer dans nos stations presque spatiales, nos dortoirs d'altitude, et emprunter nos autoroutes de montagne. Venez admirer les vaches et les moutons, qui descendent des derniers alpages dévastés, en convois, bourrés dans des camions, puisque les bêtes, bien que pucées, ne sont pas encore équipées pour passer les péages.

Mais derrière les clichés, le filon touristique sert aussi à nourrir un état d'esprit dynamique et compétitif, propre à attirer des porteurs de matière grise prête à l'emploi. Le terme d'*innovation technologique*, c'est juste pour la frime. Ce n'est que la carapace du monstre industriel qui serpente dans la vallée. En réalité,

c'est toujours la même vieille recette qui est remise au goût du jour : l'exploitation de l'eau.

Un exemple, au hasard. Si depuis plus d'un siècle, la moyenne vallée de la Romanche est devenue une colonie industrielle, aujourd'hui, Livet-et-Gavet, ancien centre nerveux de l'hydro-élec', est une commune déserte. La route, qui draine les touristes, a remplacé le rail, qui emportait l'acier. Mais on n'y croise personne ou presque. Pas un café sur la place. Maisons vides, ou à vendre.

Les centrales tournent toujours, qui alimentent les réseaux EDF, mais vous n'y trouvez pas un ouvrier : les turbines sont des automates. De grands bâtiments dont le béton et les vitres vibrent au passage de la flotte sous pression, mais pas âme qui vive à l'intérieur ni autour. Quant aux fleurons de l'industrie régionale, ces usines qui s'agglutinaient aux centrales, il n'en reste que le site des Clavaux, l'ancienne usine Pechiney, qui répand son odeur pâteuse et piquante.

La trace du passé industriel, on ne l'aperçoit que partiellement au début, aux quelques bâtiments encore debout. Mais à marcher dans cette vallée, on prend vite la mesure de l'empreinte : ce coin des Alpes n'est qu'un amas continu de gravats et de déchets sur des kilomètres, un désert au sol concassé fait de ciments, métaux et plastiques mêlés.

Après l'acier pour les bombes, on y a fabriqué du papier, puis fondu l'aluminium pour les emballages. Si aujourd'hui seule l'usine des Clavaux subsiste de cette frénésie industrielle, c'est qu'elle occupe un créneau porteur : le silicium. L'odeur pâteuse, c'est lui.

Le silicium est utilisé dans la fabrication des panneaux photovoltaïques, et de puces électroniques. La consommation électrique pour produire ces éléments est énorme, sans compter les déchets toxiques rejetés : mercure, chlore et autres poisons. L'industrie micro-élec' ne s'est pas implantée ici pour l'innovation : elle ne l'a fait que parce qu'elle a besoin d'une eau particulièrement pure pour rincer les acides et solvants qui ser-

vent à ses production. La fourniture en eau à la filière du silicium est la priorité des priorités, et en période de sécheresse, elle passe avant l'arrosage des cultures.

Silice et eau sont les deux composants élémentaires du nouveau mythe industriel grenoblois. En transformant la silice, et grâce à l'hydro-électricité, on fabrique du silicium. Et avec le silicium, grâce à une eau cristalline, on fabrique les puces électroniques, qui alimentent le marché des ordinateurs, téléphones, et autres objets de culte. Ces objets ne sont pas que des gadgets high-tech, des signes extérieurs de modernité : ils se sont réellement immiscés sur le tracé des liens collectifs. La richesse des échanges humains a laissé la place aux autoroutes payantes de l'information, et les pratiques sont désormais soumises aux automates à écran tactile.

Le silicium comme matière première du monde devenu machine. Mais une matière sombre, un trou noir qui bouffe par nature ce qui est.

De la *houille blanche* aux *nouvelles technologies*, de l'infection des rivières aux *énergies propres*, il n'y a qu'un changement de vocabulaire. Seule l'enseigne a changé, les patrons et les pratiques restent les mêmes.



La fontaine du serpent et du lion, en face du pont Saint-Laurent. Installée en 1843, elle symbolise, déjà à l'époque, la domination de la ville sur le fleuve.



L'autel du feu et le temple de l'eau : la vasque de la flamme olympique des jeux d'hiver de 1968, est toujours plantée à l'entrée du parc Mistral, à l'endroit où s'était tenue l'exposition universelle de la houille blanche et du tourisme, en 1925.

En 1980, à Grenoble, chaque habitant consomme chaque jour 100 litres d'eau. Mais si l'on ajoute la consommation industrielle, le chiffre monte à 1500 litres par jour. Et encore, cela ne prend pas en compte l'industrie nucléaire, les données n'étant pas connues. Il faut maintenant ajouter les nouvelles industries, comme l'usine à puce de l'Alliance, à Crolles, qui consomme entre 500 et 700 m3 d'eau à l'heure. Depuis son installation, la commune est devenue la 2ème plus grosse consommatrice d'eau du département. Pour satisfaire cette énorme demande, un accord a été signé avec la commune, qui garantit

la fourniture en eau au site, avec amende de 1 million de francs par heure d'eau coupée.



...

Le mythe grenoblois a permis de distordre la réalité en fonction de la tournure qu'a pris l'Histoire, et des aléas de la fortune locale. Il s'est retourné comme un gant, a disparu à l'échelle nanométrique, puis revient de plus belle à la lumière. Après la grande époque du nucléaire (la ville avait ses trois réacteurs), qui aujourd'hui n'a pas bonne presse, et dans le prolongement des nanotechs, c'est le marché du capteur photovoltaïque qui fait désormais vibrer les industriels. Et bien sûr, le silicium est la matière nécessaire à la production de ces miroirs magiques.

La filière, qui avec la micro-électronique a déjà contribué à multiplier la consommation d'énergie globale, se présente maintenant comme la solution à un problème qu'elle a elle-même engendré. *L'innovation*, dans cette logique, ne sert qu'à masquer la violence et le cynisme avec lesquels l'industrie dévore nos vies.

Mais alors : Grenoble est-elle une ville d'innovation ? Cité de l'excellence ? Certes, la ville est un laboratoire à ciel ouvert, mais ce n'est qu'en matière de projets liberticides, et de produits mortifères. Si elle est en avance, ou à la pointe, ce n'est que dans la pratique de la pensée double, où le totalitarisme le plus indécent prend une allure de divertissement. Pour ce qui est du bien commun, de l'intérêt des plus faibles, de la richesse sociale, vous repasserez.

Non, ici les cortex ne sont pas plus développés qu'ailleurs, et la preuve en est que les pantins qui siègent à la Mairie n'ont pas encore été jetés à la rivière. On continue de produire des problèmes par la surexploitation du territoire, tout en promouvant de fausses solutions innovantes, qui elles-mêmes induisent de nouveaux maux plus graves encore. On construit des *éco-quartiers* sur des sites industriels pollués aux métaux lourds ; on teste des caméras intelligentes sur les habitants, tout en se proclamant ville de Résistance ; on se gargarise de la pureté de nos sources, et nos rivières servent de

déversoirs aux usines chimiques et micro-électroniques. Bref, Grenoble reste la ville des inondations et de la pollution, plus que des innovations.

Et quand on entend dire que l'emploi local dépend des nanotechnologies, l'inquiétant n'est pas que ce soit faux, mais que ce soit l'objectif visé : asservir la population à la camelote électronique.

Quel que soit notre métier, il faudra produire et consommer de l'high-tech : vous êtes ingénieur, vous ferez de la recherche avec l'armée ; vous êtes technicien, vous manipulerez en salle blanche ; vous êtes prof de philo, vous disserterez sur la compatibilité entre l'homme et la machine ; vous êtes sociologue, vous prospecterez les nouveaux marchés chez les ados ou les seniors ; vous êtes danseur, vous improviserez sur le thème de la vidéosurveillance ; vous êtes maçon, vous transformerez la ville en parc géant pour étudiants-chercheurs - mais vous irez vivre en banlieue ; vous êtes agriculteur, mais vous ne l'êtes plus, car il n'y a plus d'agriculture.

En Isère, ce sont mille hectares de terres agricoles qui disparaissent chaque année. Que restera-t-il de la Cuvette quand les *innovateurs* auront fini leur boulot ? À quel nouveau mythe faudra-t-il croire pour supporter la vie dans un désert industriel ?



Cité de Fontenay et Sisbès

Le Précurseur du Tourisme : L'Homme des Cavernes

D'après le guide de l'exposition universelle de la Houille blanche et du Tourisme : « Le Précurseur du Tourisme : L'Homme des Cavernes ».

Grenoble, 2011.
Pierrette Rigaud.

Pour toute correspondance :
C/o Les Bas-Côtés
59 rue Nicolas Chorier
38000 Grenoble